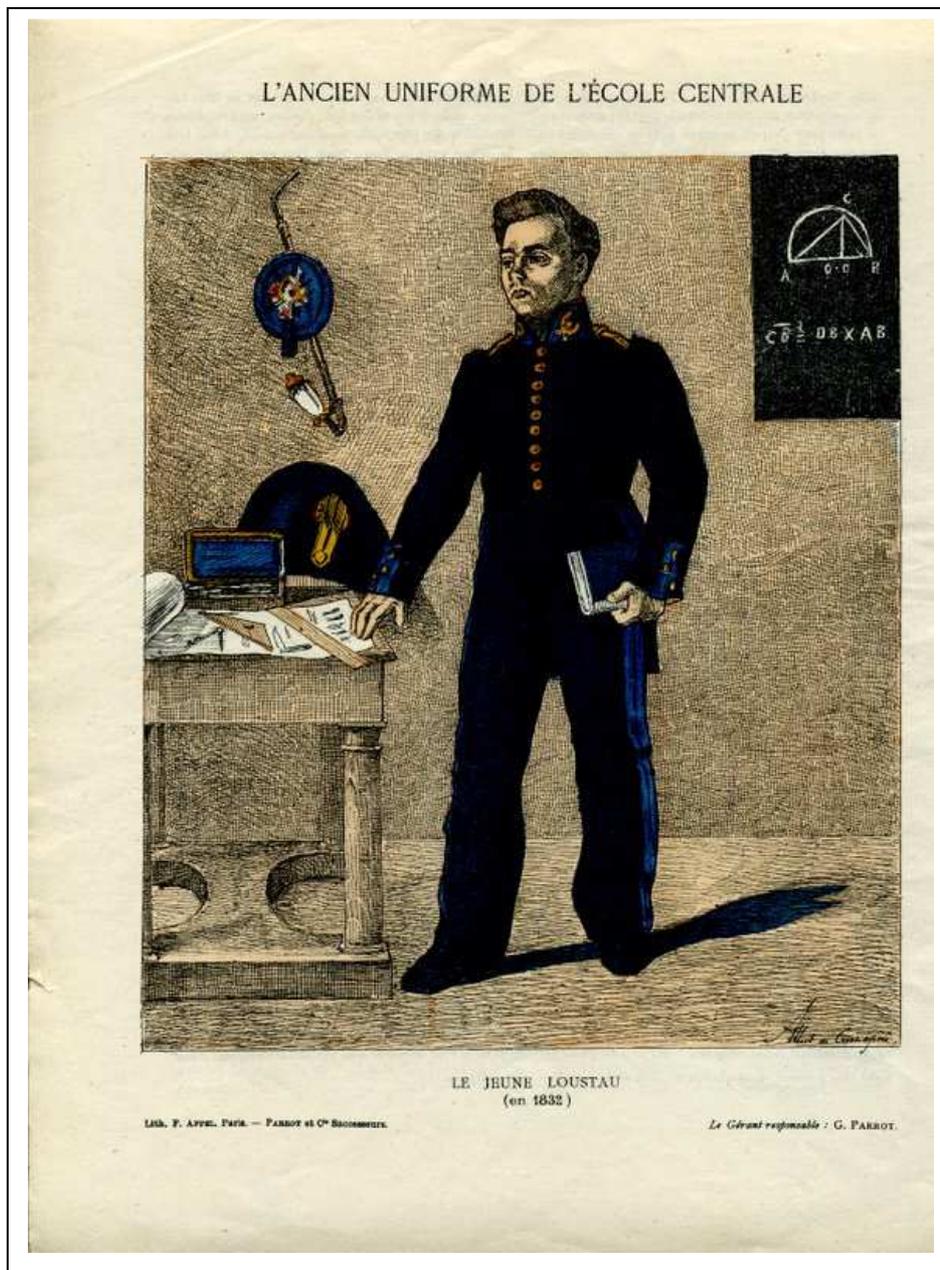


VIE MILITAIRE



**Entrée des élèves et monument aux morts
1^e guerre : 4500 mobilisés, 460 morts
2^e guerre : 7.000 mobilisés, 283 morts.
IMO créée en 1928, supprimée en 1978**

VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 1



EXTRAIT DE LA REVUE « LE CENTRAL », ANNÉE 1877.

VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 2

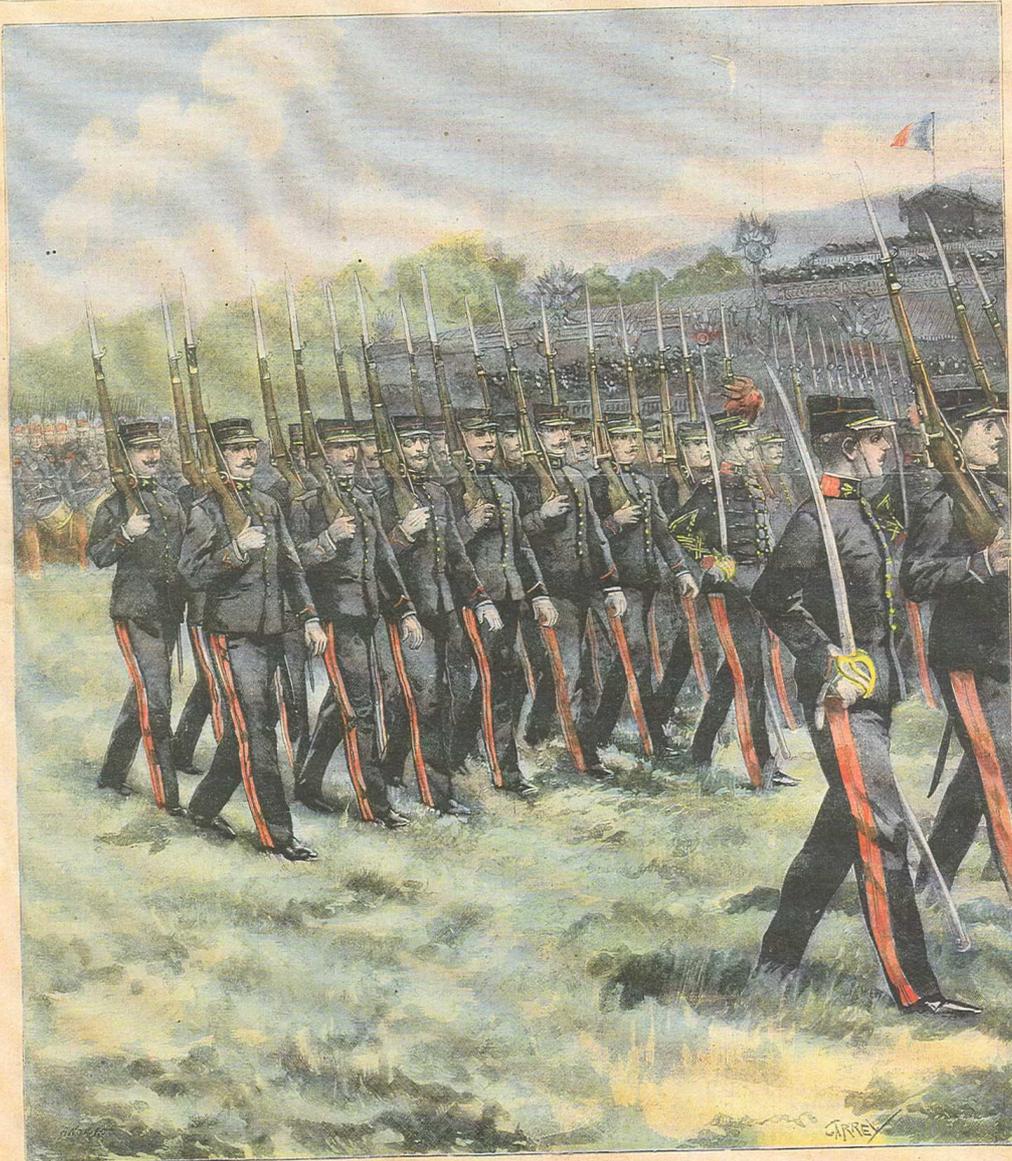
Le Petit Parisien

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

TOME 128 2002
Le Petit Parisien
six pages
5 centimes
CHAQUE SEMAINE
LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
5 centimes

DIRECTION: 18, rue d'Enghien (10^e). PARIS

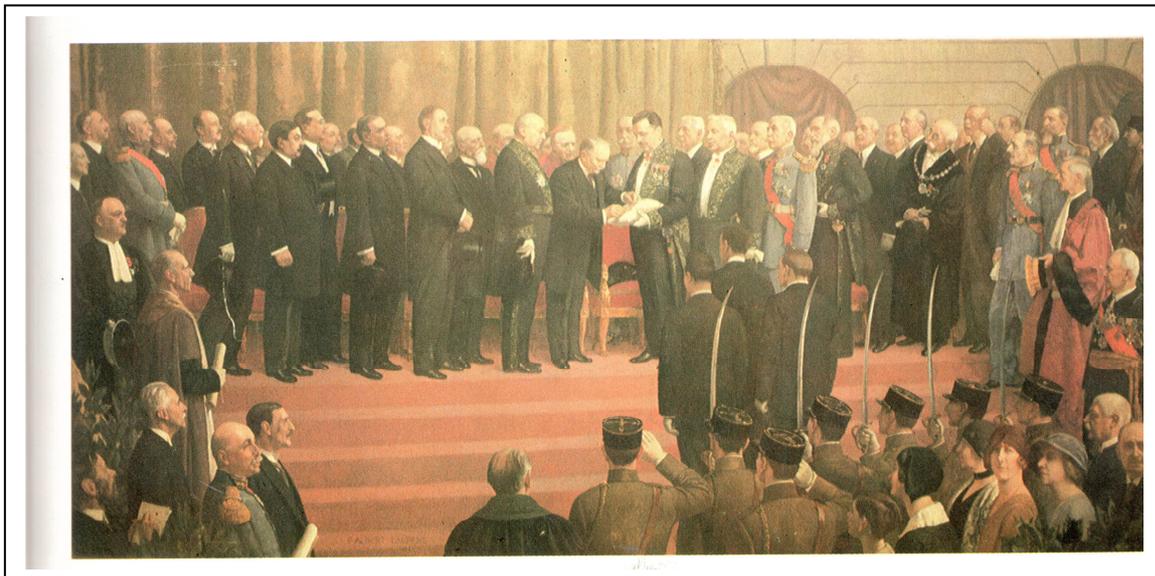
ABONNEMENTS
PARIS ET DÉPARTEMENTS:
12 mois, 4 fr. 50. 6 mois, 2 fr. 25
UNION POSTALE:
12 mois, 5 fr. 50. 6 mois, 3 fr.



LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE CENTRALE A LA REVUE DU 14 JUILLET

Le Petit Parisien du 20 juillet 1902 - collection J. MOYEN
remarquez l'abeille sur le revers des cols

VIE MILITAIRE ; REMISE DE LA LÉGIION D'HONNEUR ; PAGE 3



18 MAI 1929
COLLECTION J.P. NERRIERE

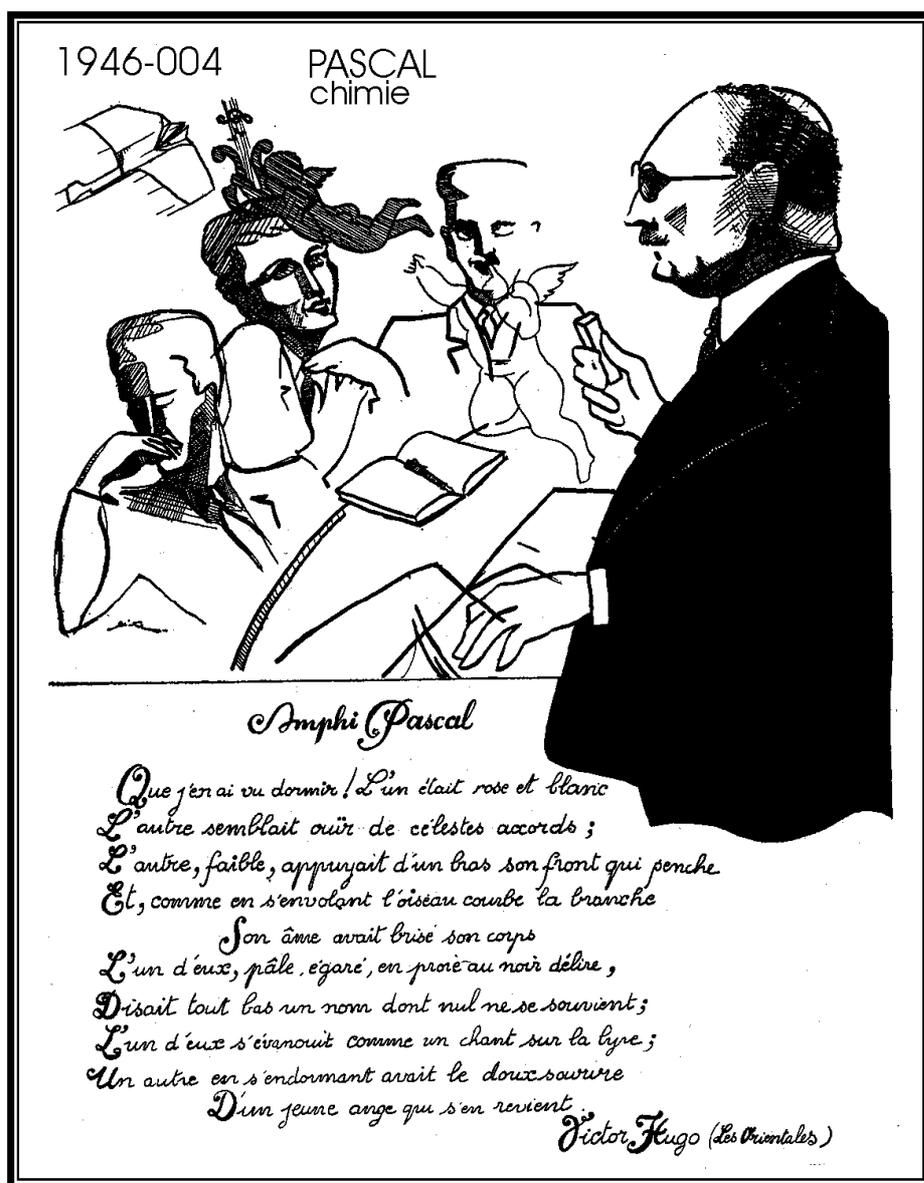
"UN SCEN DE LA CERÉMDNIE DE REMISE DE DÉCDRATIDN PAR GASTDN DDUMERGUE, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, À LÉDN GUILLET, DIRECTEUR DE L'ECOLE ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LE 18 MAI 1929, EN PRÉSENCE DE PAUL PAINLEVÉ, MINISTRE DE LA GUERRE, ET D'UNE ESCDUADE DE JEUNES DFFICIERS D'ARTILLERIE PRÉSENTANT LES ARMES. UN DRIGINAL DDIT EXISTER QUELQUE PART, MAIS JE L'AI VAINEMENT RECHERCHÉ PAR TDUS LES MDYENS. LA SCÈNE A LIEU DANS LE GRAND AMPHI DE LA SDRBDNNE.

LE MARÉCHAL PÉTAIN (GRAND CRDIX, À GAUCHE DU CLICHÉ) HDNDRAIT AUSSI CETTE CERÉMDNIE DE SA PRÉSENCE. S'Y TRDUVAIENT ÉGALEMENT PAUL DDUMER (À NDRE GAUCHE DES PRDTAGDNISTES PRINCIPAUX, PETIT AVEC UNE BARBICHE BLANCHE, ENTRE L'ACADÉMICIEN GRAND OFFICIER, ET UN PERSDNAGE DE HAUTE TAILLE TENANT À LA MAIN SDN HAUT DE FDRME), LE MARÉCHAL LYAUTEY (GRAND CRDIX, JUSTE À DRDITE DUCENTRE), LE GÉNÉRAL DUBAIL (GRAND CRDIX, AU PREMIER RANG TDUT À DRDITE, À CÔTÉ DU MAGISTRAT), FDNDATEUR DE LA SEMLH, ET GRAND CHANCELIER À L'ÉPDQUE.

LES TRDIS JEUNES GENS EN NDIR QUE L'DN VDIT DE DDS, AU CENTRE DE LA SCÈNE SDNT LES MAJDRS DES TRDIS PRDMDTIDNS ALDRS PRÉSENTES À L'ECOLE, ET DDNT L'UN FUT D'AILLEURS BIEN PLUS TARD L'UN DE NDS PRDFESSEURS, M. BASTIEN."

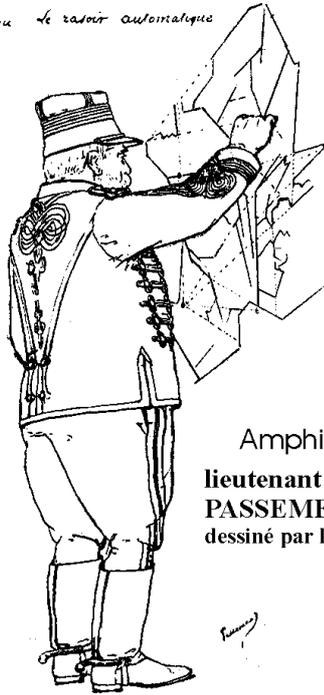
VIE MILITAIRE ; HOMMAGE A PASCAL ; PAGE 4

COMMENÇONS CE CHAPITRE PAR
UN HOMMAGE DE LA PRDMD 46 À
NOTRE PROFESSEUR DE CHIMIE
PASCAL, MORT POUR LA FRANCE,
ET CARICATURÉ SOUVENT AVEC
SES DEUX ASSISTANTS
« GRINGALET » ET « BIBENDUM ».



VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 5

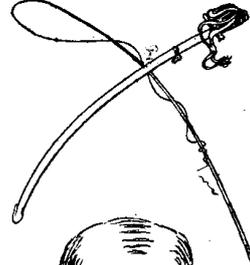
Amphi mili ou le rasoir automatique
1905-03



Amphi-Mili
lieutenant colonel
PASSEMENT
dessiné par lui-même

Messieurs, depuis quelques années, la géographie militaire est entrée, et j'ose m'exprimer ainsi, dans une phase géométrique. Or, ainsi que vous l'enseignent d'éminents professeurs plus autorisés que moi, la géométrie est l'art de raisonner faux sur des lignes justes.

1905-17



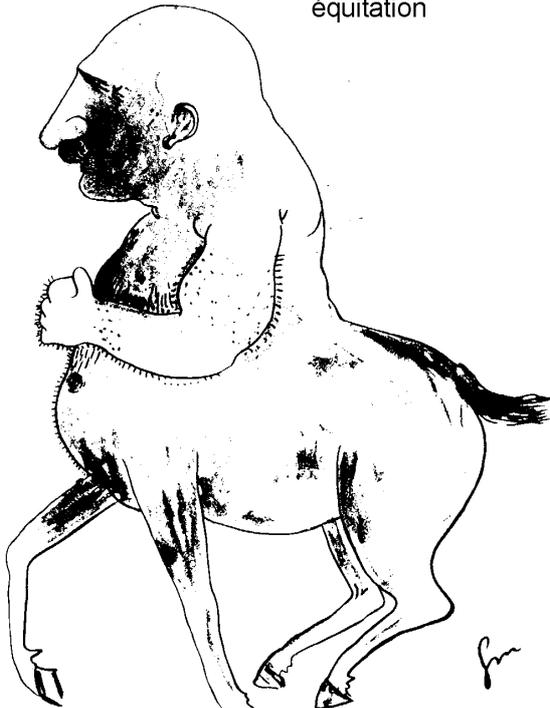
capitaine
FARSAC



instruction
militaire

1905-29

militaire
Commandant BLOT
équitation



1905-21



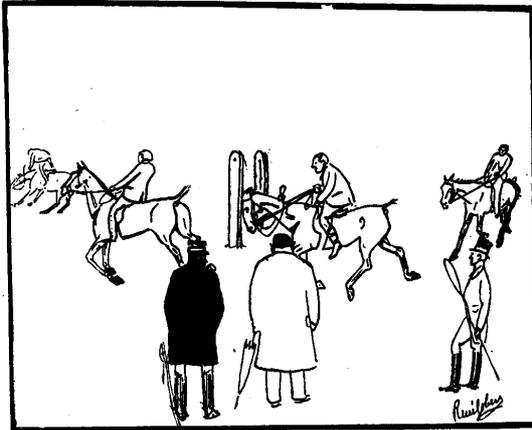
lieutenant
BERVAL

VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 6

1907-18

VIE A L'ECOLE

La mili a cheval



— Au p'tit trot
— Des jambes, des jambes....

1909-09

militaire
inconnu



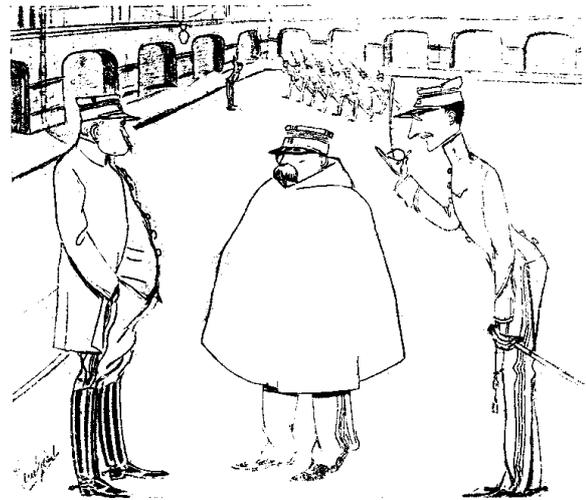
Y en a qui ont les cheveux trop longs.

1907-19

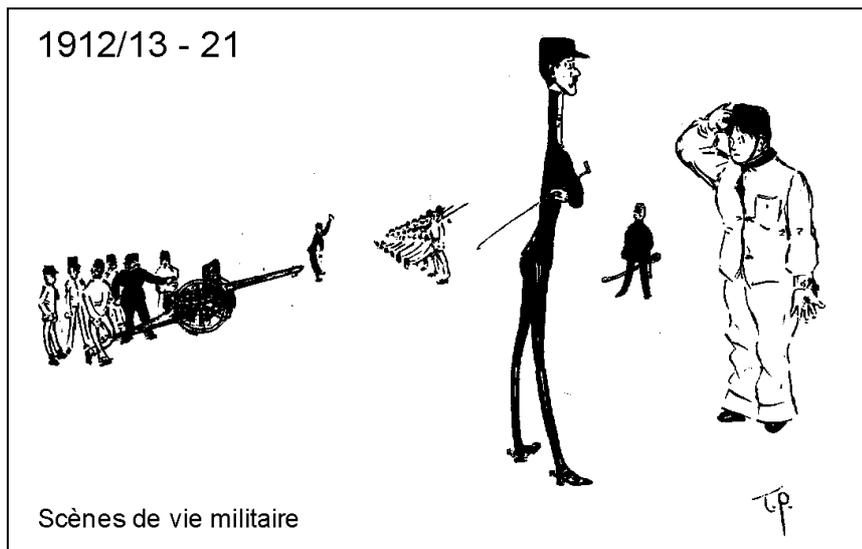
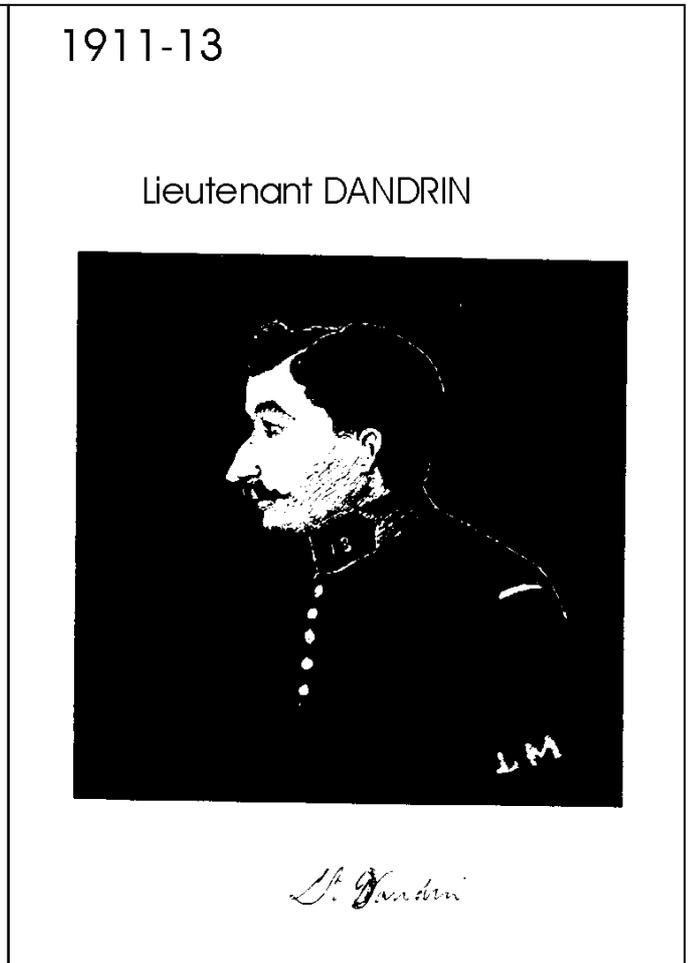
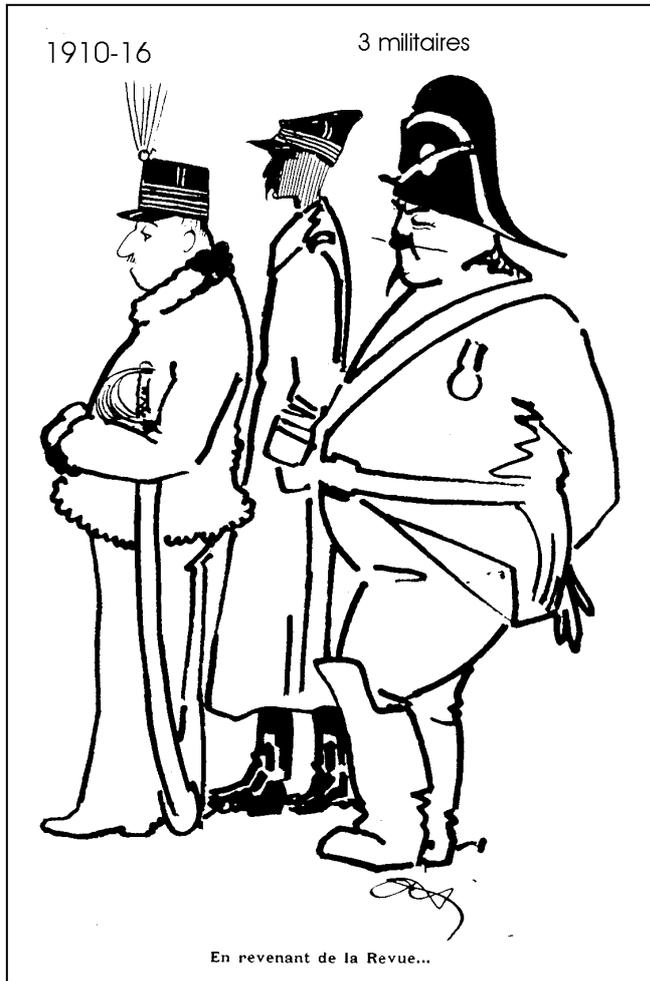
VIE A L'ECOLE



scène de vie militaire



VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 7



L'ECOLE CENTRALE A FORMÉ DE NOMBREUX ARTILLEURS

VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 8

1921-27

un mandant ?

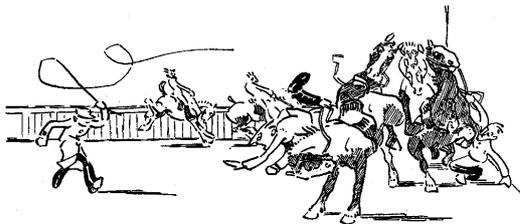
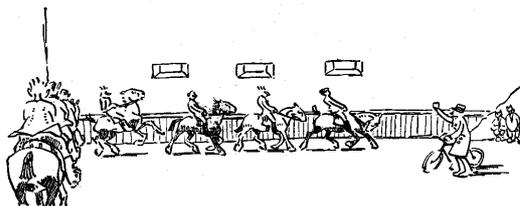


1921-29

un mandant



VIE A L'ECOLE DE VINCENNES ... à

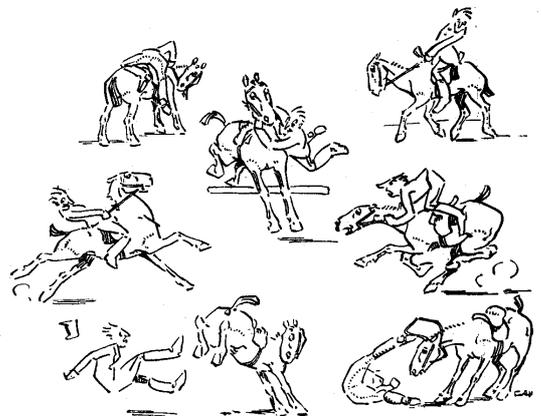


la prépa mili

Et Ron et Ron...

... CHARENTON

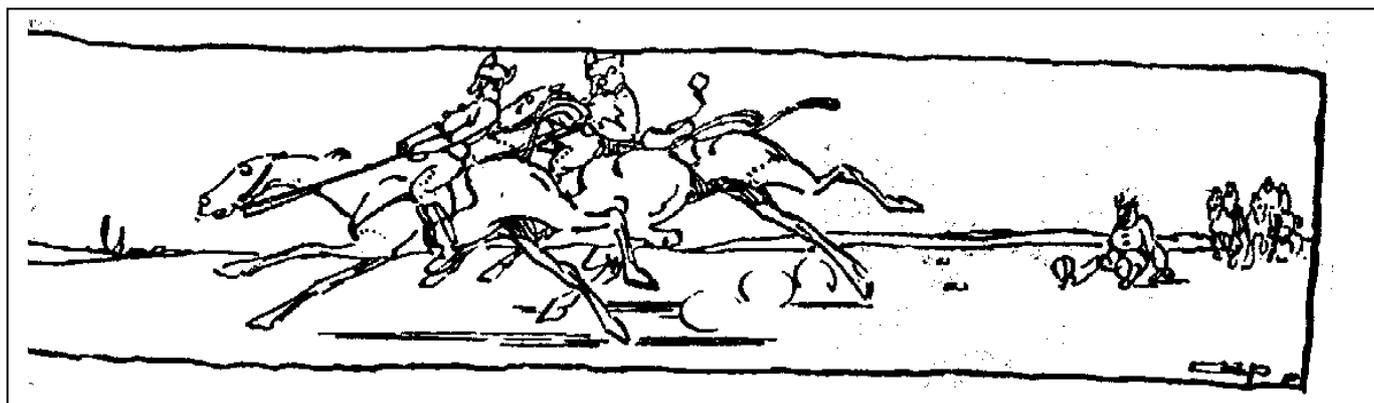
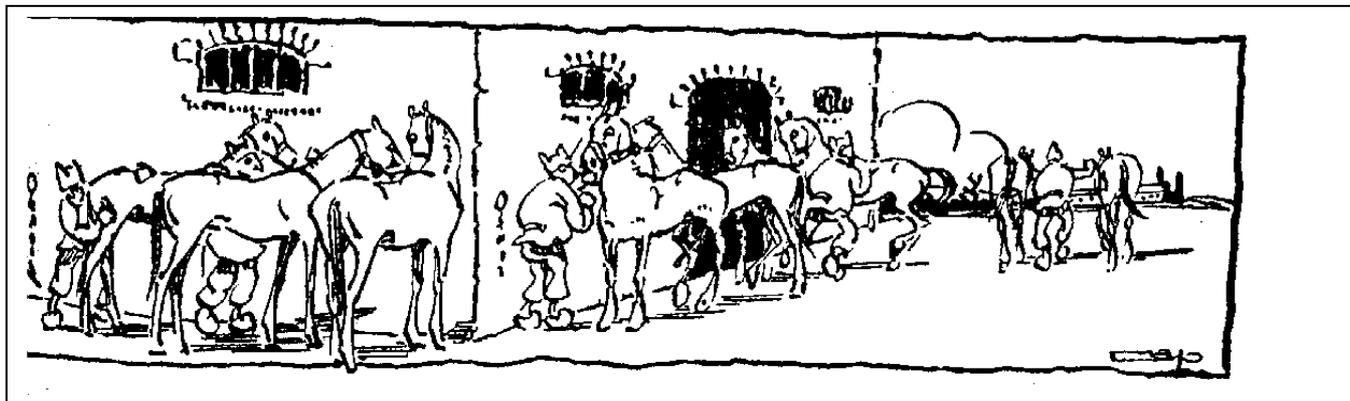
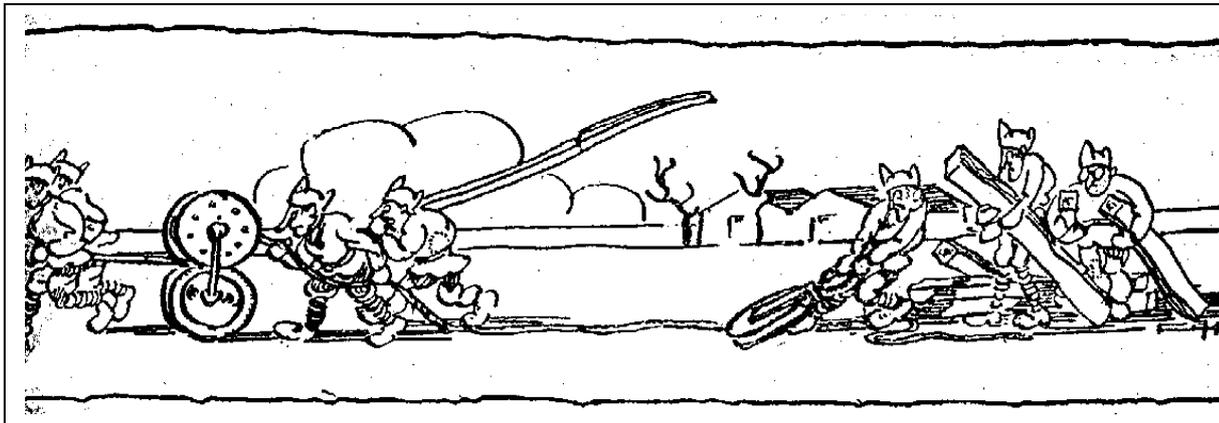
1923-21 VIE A L'ECOLE



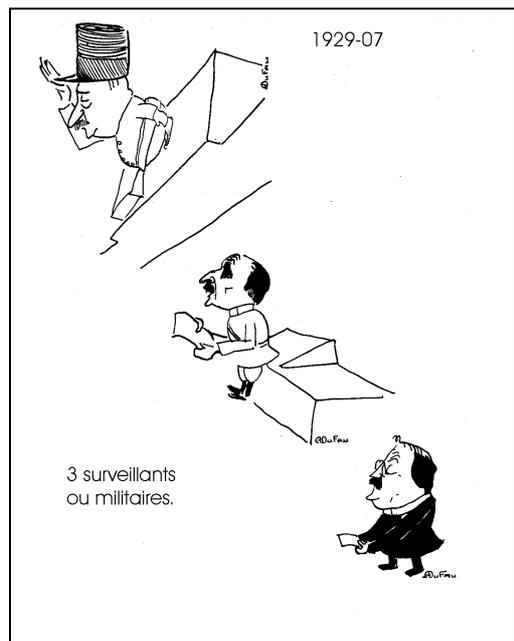
... Petit Patapon

la préparation mili.

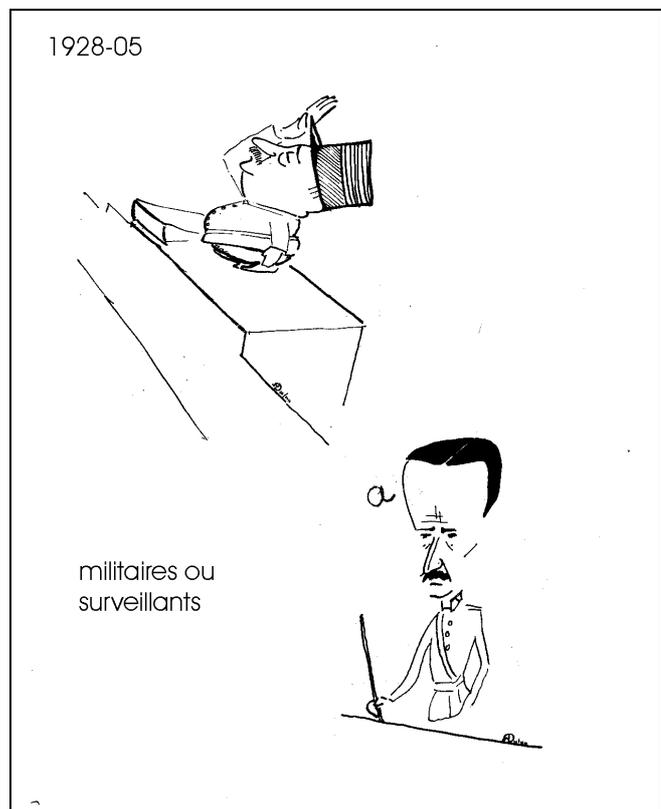
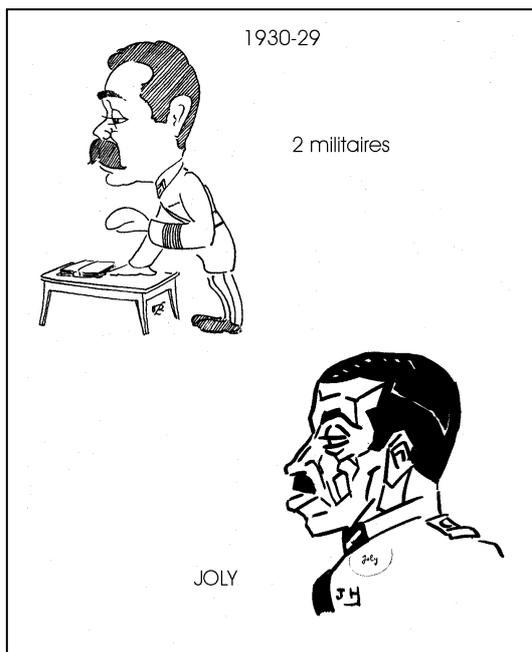
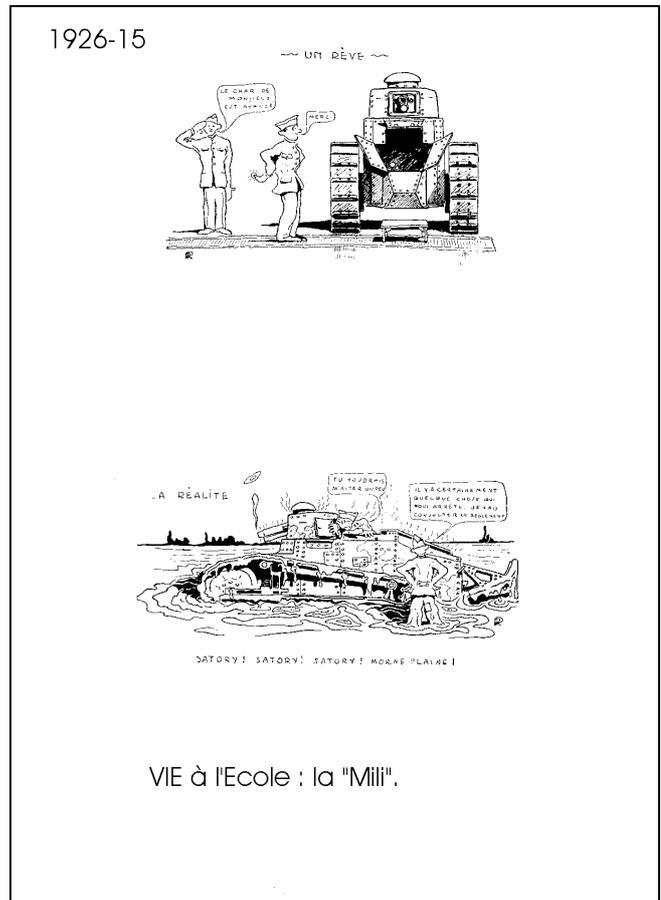
VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 9



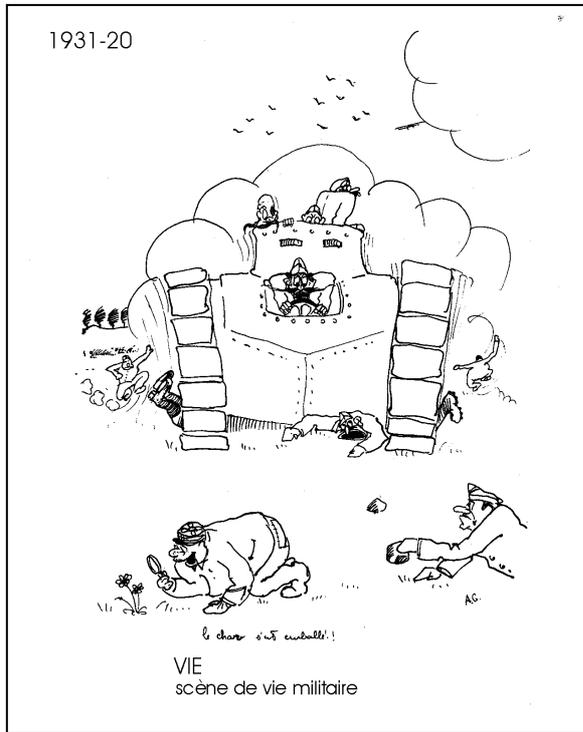
VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 10



VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 11

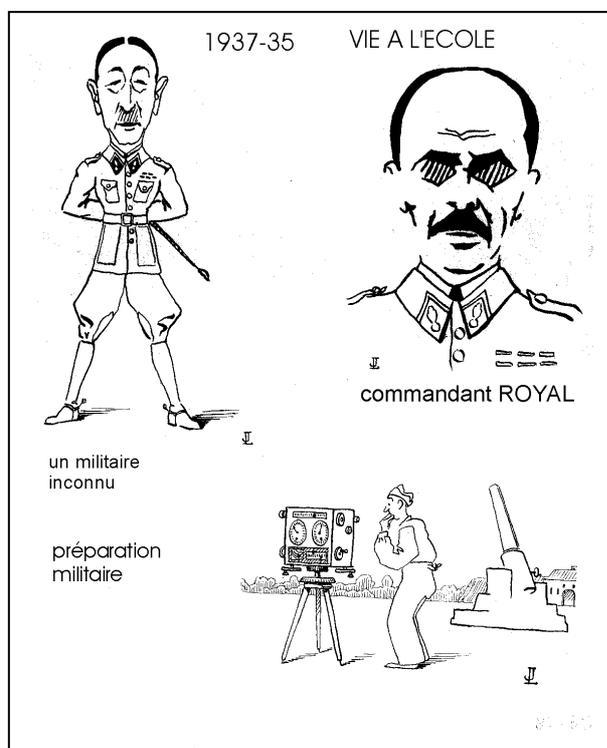
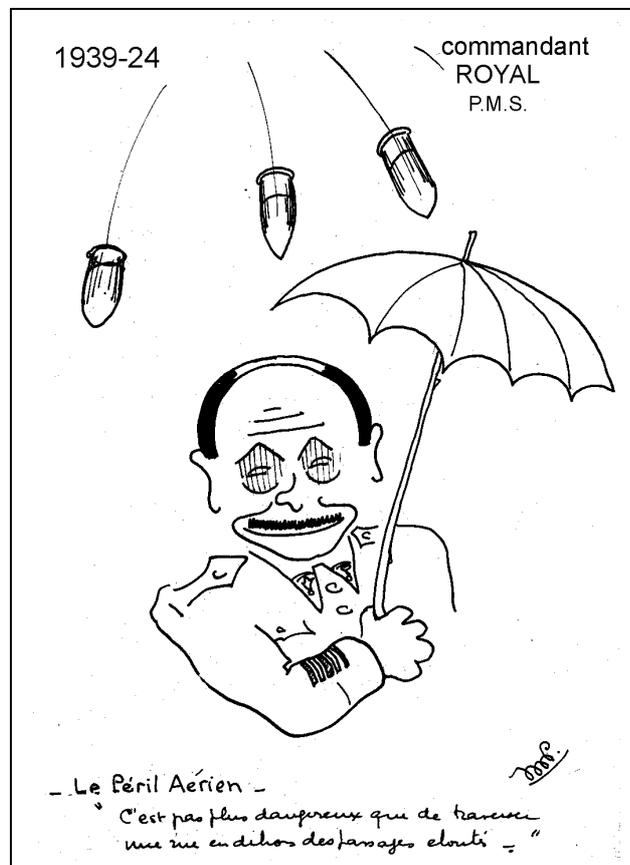


VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 12



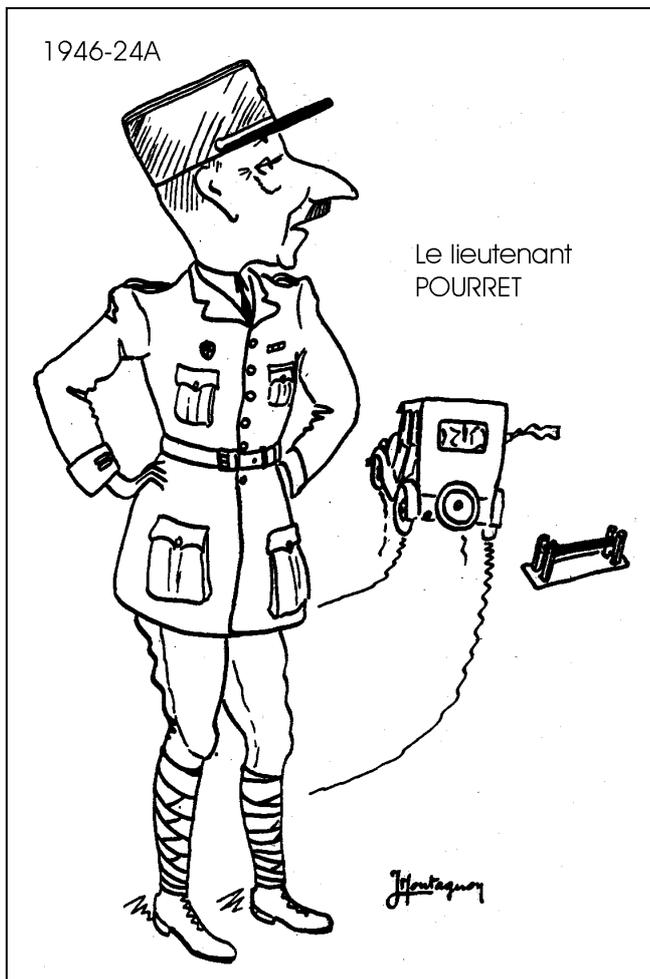
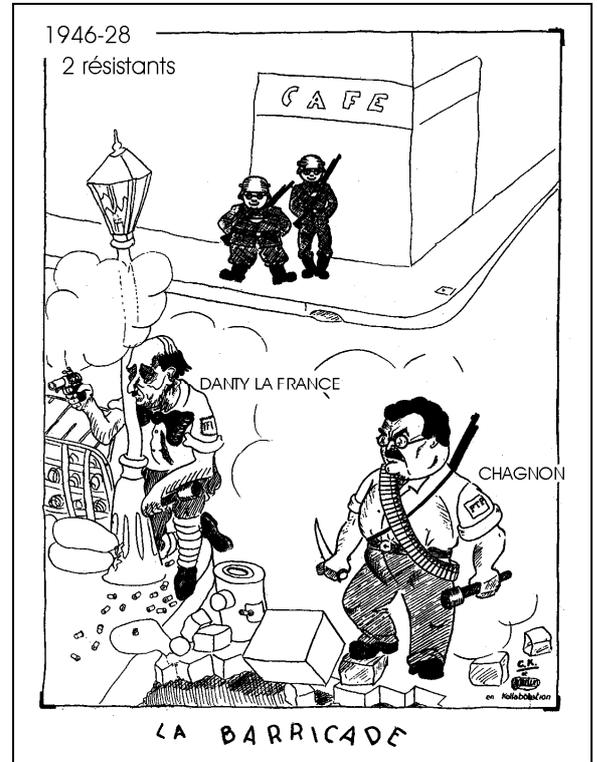
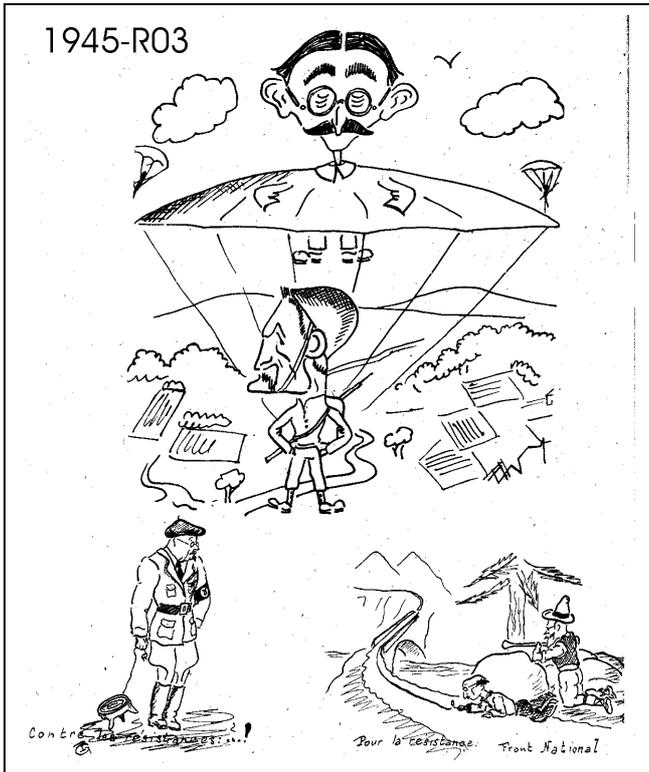
ENCDRE LES BLINDÉS !...

VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 13



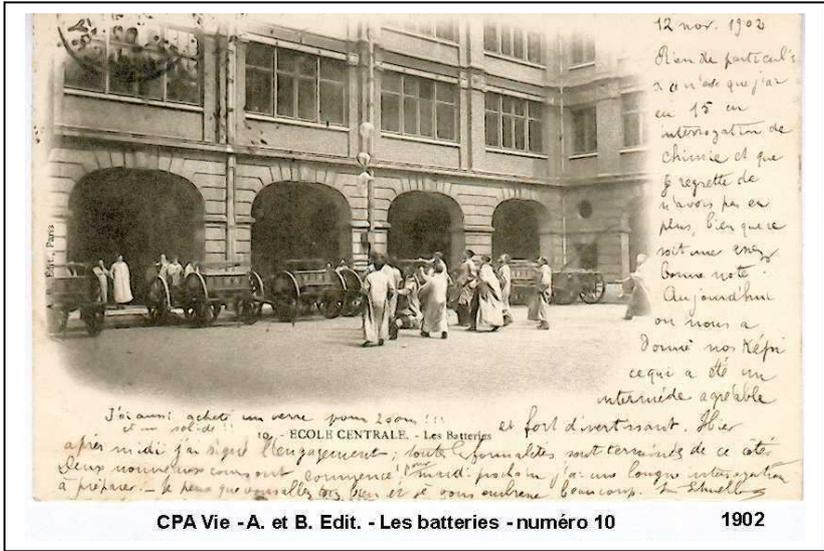
**TROIS REPRÉSENTATIONS
DU COMMANDANT ROYAL
LE GRAND-PÈRE DE ...
SÉGOLÈNE !...**

VIE MILITAIRE ; CARICATURE ; PAGE 14

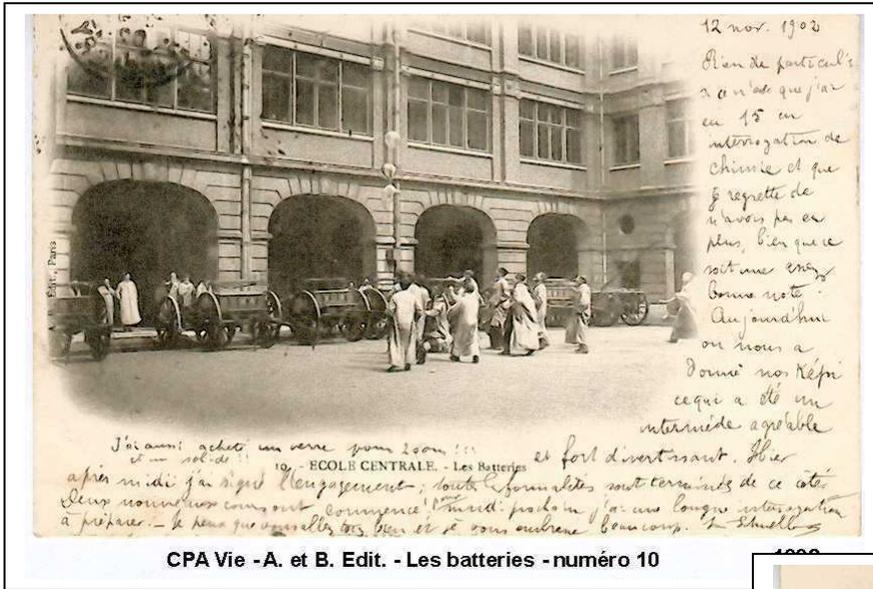


VIE MILITAIRE ; C.P.A. ; : PAGE 15

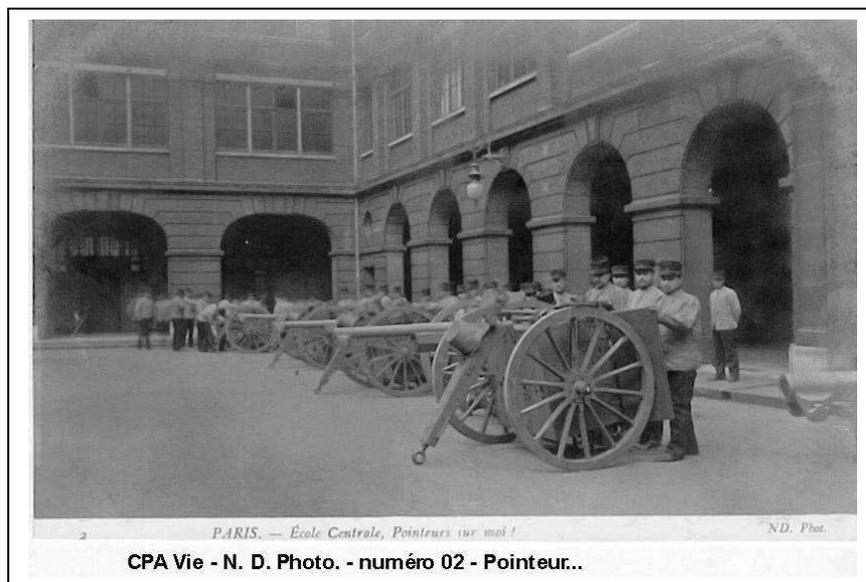
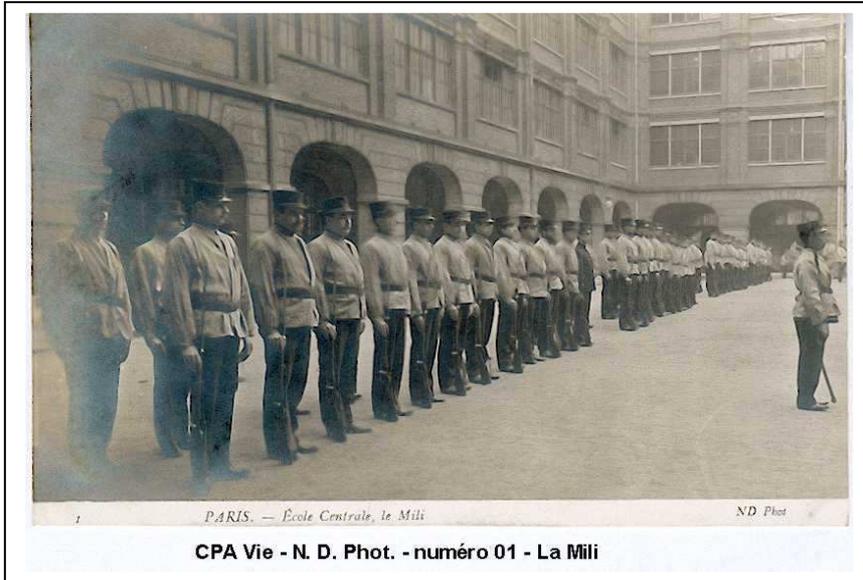
L'ECOLE CENTRALE A FORMÉ DE NOMBREUX ARTILLEURS.



VIE MILITAIRE ; C.P.A. ; : PAGE 16



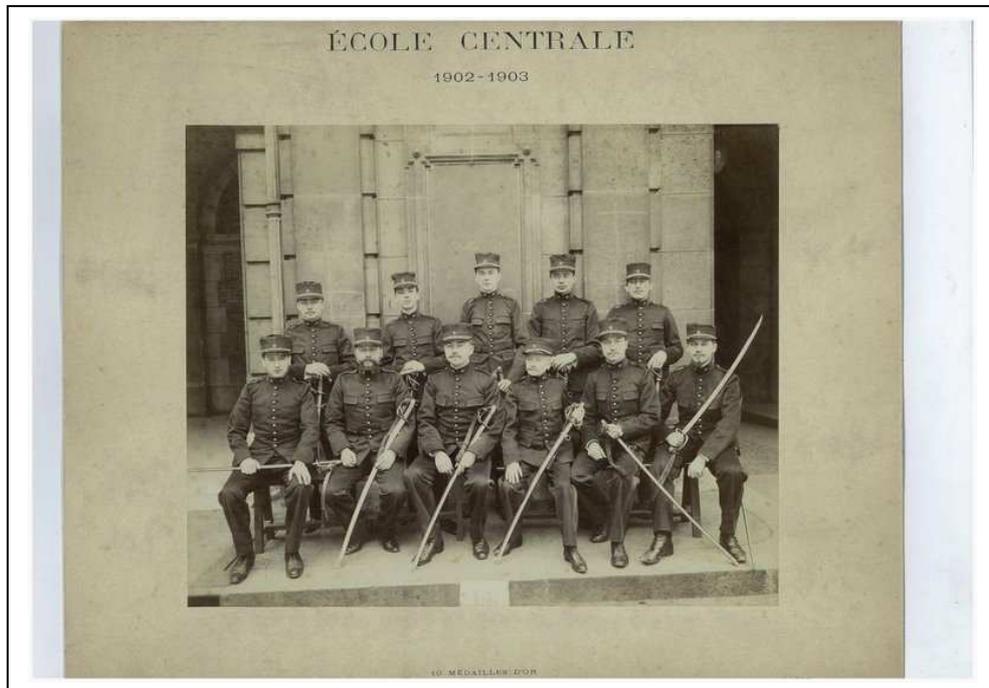
VIE MILITAIRE ; C.P.A. ; : PAGE 17



VIE MILITAIRE ; C.P.A. ; : PAGE 18

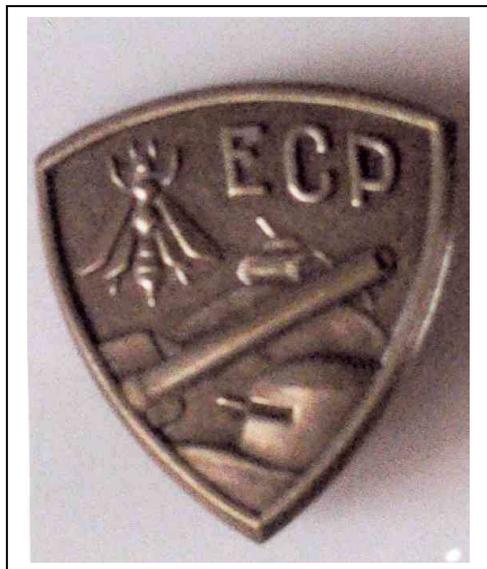


VIE MILITAIRE ; VITRINE ; PAGE 19



**AH, LES BEAUX SABRES !...
1902-1903**

VIE MILITAIRE ; VITRINE ; PAGE 20



nov. 1951
remise croix de guerre à l'Ecole avec M. NISOLLE



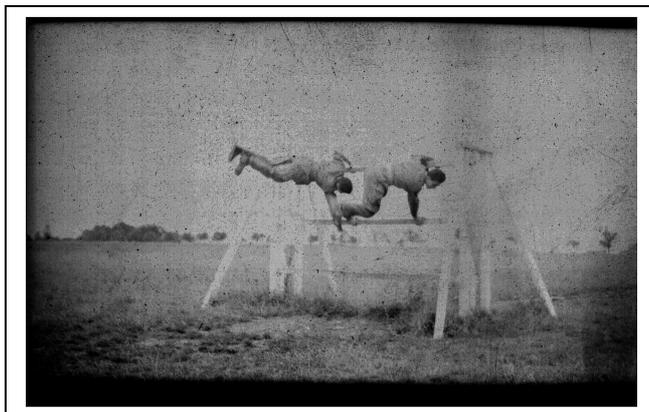
nov. 1951
remise croix de guerre à l'Ecole - vue générale sur la cour Montgolfier

REMISE DE LA CROIX DE GUERRE A L'ECOLE PHOTOS 1951

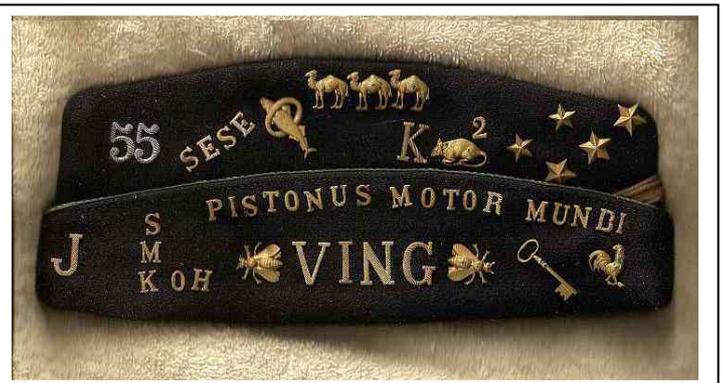
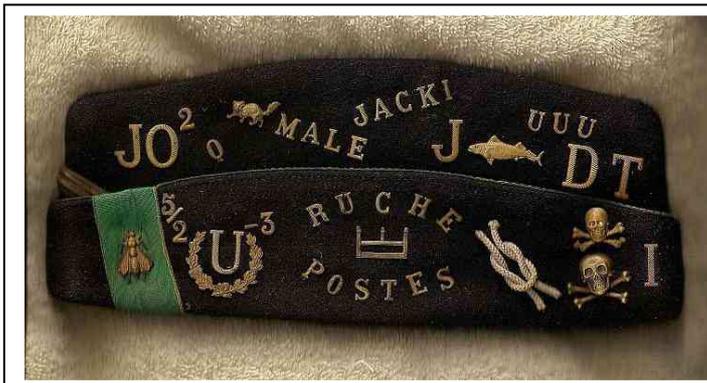


nov. 1951
remise croix de guerre à l'Ecole avec Pat Auriol et G. Bidault

VIE MILITAIRE ; PHOTOS ; PAGE 21



VIE MILITAIRE ; VITRINES ; PAGE 22



Calot QURIS à Ginette :

VIE MILITAIRE ;SALLE DE LECTURE ; PAGE 23

Les souvenirs militaires d'Amédée

Par Amédée, ECP58 - pcc : Capitaine (H) Roland DURÉCU

Tiens, ce n'est pas Arthur ? Eh non, c'est son copain Amédée.

In illo tempore, un grand constructeur aéronautique avait dû inventer, pour mettre au point ses commandes de vol, des bidules électro-hydro-mécaniques auxquels, faute de dénomination homologuée, il donna des noms de baptême. Il y eut ainsi des Amédée («ça sert à m'aider», disait le chef-pilote de l'époque, grand amateur de calembours et de contrepèteries) et des Arthur; il y eut aussi un Oscar, un Prosper, il y eut même, coopération franco-allemande oblige, un Heini.

Visiblement, Arthur était provincial et cistercien. Amédée, lui, bien que d'origine savoyarde, était parisien et habitait chez ses parents. Il n'a donc connu le Chuiton qu'à la tête de l'orchestre de jazz, et n'a pu jouir de ses concerts nocturnes, si délicieusement amplifiés vers le quartier par l'angle dièdre du bâtiment, en haut duquel nichait notre regretté Camarade. Mais ce n'était que partie remise, comme on va le voir plus loin.

Or donc, Amédée et Arthur durent subir l'I.M.O., instruction militaire obligatoire, cadeau de leurs aînés.

A l'issue de la première année, la période bloquée se déroula à Montlhéry, en bordure de l'autodrome. Le confort était plus que spartiate, l'hygiène inconnue, la bouffe immonde, et le soleil tapait dur sur les cabanes en tôle. Le passage aux feuillées, sur deux planches glissantes au dessus d'un "cloaca maxima" dégageant des relents pestilentiels, posait des problèmes olfactifs que nombreux contournaient en posant des sentinelles dans la bruyère voisine. Au fil des jours, la fière troupe devint une bande de gueux, puants, débraillés et hirsutes, et l'on vit émerger du lot une sorte d'extraterrestre, propre, chemisé et cravaté.

« Qui c'est, ce gars-là ? », demanda Amédée

« Comment, tu ne le connais pas ? Mais c'est un Camarade, le vicomte Sansonnet de la Chesnaie », lui répondit Arthur.

Certains le filèrent discrètement et racontèrent qu'il bénéficiait, à la porte du camp, d'une logistique extérieure puissante.

En tous cas, Amédée l'avait repéré et il le reconnut à la rentrée. Chez Clovis, au milieu des clameurs et sous les petits suisses qui volaient bas, le vicomte alignait imperturbablement ses petits pois sur le dos de sa fourchette. La classe, quoi ! Tout ce qui manquait à Amédée...

La deuxième année, la période se déroula à Frileuse. Le confort des baraques en bois était déjà meilleur, mais il y avait encore des critiques sur la bouffe. Jamais contents !

La vie en communauté est agréable lorsqu'elle est régie par une Règle, librement acceptée et fermement rappelée par le Prieur. Or la Règle faisait défaut. Le soir, il y a toujours ceux qui veulent lire, et ceux qui veulent dormir. Quelqu'un ferma la lumière; quelqu'autre la ralluma bruyamment; c'était trop simple. Ensuite le fusible disparut; mais on en trouva un autre. Puis le fusible fondit; on le renforça derechef. Alors, un esprit scientifique fit remarquer que la lutte entre la puissance de la dent de fourchette remplaçant le fusible, et la puissance de la pièce de monnaie glissée entre la lampe et la douille, devait sans doute provoquer dans les fils quelque chose de physique qui pourrait présenter quelque risque dans un bâtiment en bois. On trouva un modus vivendi...

Cette année-là, le 14 juillet tombait un dimanche, au milieu de la période. « Chouette », se dit Amédée, « on va avoir une perm ! ». Que nenni ! L'Autorité Militaire retint la troupe pour la faire défiler sur le stade, au son d'un disque martial. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, les Camarades, reconnaissant l'air dont ils connaissaient les paroles, entonnèrent joyeusement « Les couilles de mon

grand-père sont pendues dans l'escalier... », croyant faire plaisir. L'Autorité ne sembla pas apprécier. Amédée fut déçu...

Pour la troisième année, il fallut choisir une spécialité. Selon les bons principes de la Démocratie Militaire, l'Autorité fixa les quotas dans chaque discipline, et demanda leur choix aux élèves, dans l'ordre du classement militaire. Or l'enseignement de deuxième année, qui correspondait au bagage du sergent, était plutôt physique qu'intellectuel. Le premier, celui donc qui courait, nageait, sautait et grimpa le mieux, se dit « les fellouzes n'ont pas d'avions, je choisis l'Aviation, ce sera une bonne planque ». Le second fit de même, et ainsi de suite, sauf un qui déclara qu'il n'en avait rien à cirer, vu qu'il était breton et « inscrit maritime ». Le dernier, celui donc qui courait, nageait, sautait et grimpa comme un lingot de plomb, « choisit » l'infanterie, ce qui était conforme à la logique militaire qui, comme chacun sait, est à la logique ce que la musique militaire est à la musique. Amédée, qui n'avait pas fait de gros efforts, se retrouva dans l'Artillerie.

Il alla donc passer ses samedis après-midi au fort de Vincennes, avec ses Camarades artilleurs. L'Artillerie est « l'arme savante », mais le brave capitaine instructeur avait quelques lacunes dans l'instruction générale: c'était un officier sorti du rang, qui avait fait la guerre (la vraie), l'Indo et l'Algérie. Mais il était conscient de ses limites, ce qui prouvait une grande intelligence. Cours NBC:

« Il y a trois sortes de rayonnements: les rayons alpha, les rayons bêta, et les rayons...euh... ». Sa connaissance de l'alphabet grec achoppait sur la troisième lettre.

« ... gamma ! », souffla l'assistance.

« Ah bon, vous connaissez ? »

« Ben oui, quand même, c'est dans nos programmes. »

« Bon, alors, je vais vous raconter mes campagnes. »

Et c'est ce qu'on attendait, car on savait qu'on irait tous en Algérie, et que les fellouzes n'avaient pas la bombe atomique. Le capitaine ne nous racontait pas des histoires de bidasses, mais nous décrivait les pièges diaboliques inventés par les vietnamiens, nous apprenait à flairer une mine et à déjouer une embuscade. Et ça, ça nous intéressait prodigieusement. Question de vie ou de mort, éventuellement.

Un jour, on réunit tout le monde dans une grande salle, et le directeur de la caserne, un nommé colonel comme disait Fernand Raynaud, nous présenta un collègue. Et celui-ci de nous expliquer que l'Armée était bien ennuyée. Institution moderne et scientifique, elle avait décidé de jauger les appelés au moyen de tests psychotechniques, importés des Etats-Unis. Elle en était très contente, sauf que, par rapports aux chiffres américains, il manquait 4% au bon bout de la courbe de Gauss. La France manquait de grands cerveaux, ce qui était très vexant, surtout que les américains ne sont pas gâtés de ce côté-là, c'est bien connu. Jusqu'au jour où un officier s'écria: « Bon sang, mais c'est bien sûr ! Avec ces X et ces IMO, les élèves des grandes écoles nous échappent ! Si leurs concours sont valables, c'est peut-être là que sont nos 4% ? ». Et le colonel nous dit qu'il nous dispensait des tests de connaissances, mais qu'il nous serait infiniment reconnaissant si nous voulions bien faire les tests de QI, qui bien sûr ne compteraient pas pour le classement. On nous distribua donc des cahiers. Les premières pages étaient hautement bébêtes, ce qui détendit l'atmosphère. On échangea des plaisanteries:

« 1 bâton, 2 bâtons, 3 bâtons, qu'est-ce que tu vois ensuite ? »

« Ben si c'est linéaire, c'est 4 bâtons. »

« Oui, mais si c'est une suite du type $un = un, + un^2$, ça fait 5 ! »

« Diable ! Et si c'était aléatoire, comme des faces de dé ? »

Mais le temps passait, et on rigola de moins en moins, car au fur et à mesure des pages, ça devenait sérieux. On ne réussit pas à atteindre la dernière page, et l'on fut horriblement vexé, comme le lièvre de la fable. On préféra oublier.

Heureusement, il y avait le brave capitaine.

« Bon, aujourd'hui on a calcul des Merde ! On a oublié de passer au magasin pour prendre les tables de log ! Le temps d'y aller, ça va être trop court ! »

« Qu'à cela ne tienne, mon capitaine, on la connaît par cœur. »

« Eh ! Vous me charriez, les gars ? »

« Non, sûr ! C'est pas qu'on l'apprenne exprès, mais à force de s'en servir, on finit par la connaître. »

« Ça, j'aimerais bien voir ! »

On prit une feuille de papier. $\log 1=0$; $\log 2=0,30103$ tout le monde sait ça; $\log 3=0,47712$ presque tout le monde sait ça; $\log 4$, c'est 2×2 ; $\log 5$, c'est $10/2$; $\log 6$, c'est 3×2 ; $\log 7$, ça se complique. Dans un groupe d'étudiants, il y a toujours un gars qui connaît \log avec 25 décimales, et un qui connaît la liste des états américains. Là, un gars savait: $\log 7=0,84510$; $\log 8$, c'est 4×2 ; $\log 9$, c'est 3×3 ; $\log 10=1$; $\log 11$, zut, encore un nombre premier; le gars ne savait pas; $\log 12$, c'est 4×3 . Alors, $\log 1$? Ben la moyenne entre 10 et 12, plus un chouïa, car c'est courbe. Ou alors, $\log 11 = \log(10 \times 1,1) = 1 + \log(1+0,1)$, mais 0,1 n'est pas très petit, $= 1+0,43429 \times 0,1$. On moyenna à 1,04150, mais on allait buter sur 13, 17, 19, etc. Ouf ! Sauvés par le gong ! Le capitaine, suffisamment épaté, ramassa la feuille, dit qu'il allait vérifier, et nous raconta ses campagnes. Et Amédée l'entendit plus tard, au détour d'un couloir, dire à l'un de ses collègues: « Les gars de ma brigade, ils sont terribles, ils connaissent la table de log par cœur ! »

Et un jour, l'on vit revenir le colonel qu'on avait oublié. Il jubilait. Il nous annonça qu'il ne nous donnerait pas un classement chiffré, mais que nous étions tous dans les 4% Alléluia ! L'honneur de la France était sauf ! Amédée pensa que la sélection par le concours, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux, quand on n'est pas héritier de papa...

La période bloquée se déroula à l'Ecole d'Application de l'Artillerie, qui était à Châlons, « -sur-Mame » à l'époque, mais néanmoins déjà « -en-Champagne », depuis les gaulois, au moins. Cette fois le confort était bon, dans des bâtiments en dur, l'enseignement intéressant et les militaires intelligents et décontractés, caractéristique des artilleurs. Amédée, séduit, décida de faire un effort. D'ailleurs, on avait déjà appris la topographie à l'école, et l'alidade à pinnule et la règle à éclimètre du colonel Goulier ne sont que des versions simplifiées du tachéomètre. Et j'en ai marre que Bill æ me souligne en rouge tous les noms propres ! C'est vrai que ces américains sont des ignares ! Et le kutsch, y connaît ? Eh non, y connaît pas ! Bande de ploucs !

Bon, gardons notre calme. Après les dernières vacances d'étudiant, il fallut bien retourner à Châlons pour attaquer ces 28 mois de service. Le premier jour, Amédée reçut un papier qui disait: « Le 2ème canonnier Amédée, en instance de nomination au grade de sous-lieutenant, est autorisé à porter dès à présent les marques extérieures de son rang » Allons bon, la paperasse n'avait pas eu le temps de suivre ! N'empêche, un tel avancement, on n'avait pas vu ça depuis la Révolution ! Mieux que les polytechniciens, qui font semblant de franchir les grades successifs en quelques semaines !

Normalement les histoires d'étudiant devraient s'arrêter là. Mais à la demande générale, et à la mémoire du Chuiton, on va continuer, car c'est là qu'Amédée retrouva notre cher Camarade de la 56. En effet, après un détour par une autre école, il avait pris deux ans de retard. Et il était artilleur, le bougre !

Le Chuiton n'avait pas changé. A Châlons, il se découvrit un frère inconnu, en la personne d'un grand et ténébreux polytechnicien. Notre Chuiton était un joyeux Camarade, mais il avait un petit défaut: il avait une petite vessie. Les commodités étaient au bout d'un long couloir, de part et d'autre duquel étaient disposées les chambrées, dans un long bâtiment en rez-de-chaussée. Lorsque la nécessité l'éveillait, vers trois heures du matin, le Chuiton hésitait à faire le voyage seul, dans ce long couloir désert et inquiétant. Il embouchait alors son cornet à piston pour appeler son frère, qui sortait et le rejoignait au bout du couloir, avec force démonstrations d'amitié. Et ils se rendaient de conserve es lieux, sis à l'autre bout, en chantant fort bellement: « Il est ovale, mon trou de balle, il n'est ni rond ni

carré ni pointu, ni pointu... ». Comme il y a toujours des béotiens réfractaires au chant choral, l'expédition se terminait dans un grand désordre, fort préjudiciable à l'intégrité de la literie militaire.

Le « service en campagne » se déroulait dans les vastes camps de Champagne, vestiges des combats de la première guerre mondiale. Or il advint que le Chuiton découvrit, après de difficiles recherches paléographiques, que le mont Sedeu, une éminence de l'un de ces camps, appartenait à la Bretagne ! C'était une histoire complexe d'hoiries, legs et dots, de fiefs et de quarts de fief, entre les comtes de Champagne et les ducs de Bretagne, en passant par les comtes de Blois (et de Chartres), leur fief d'origine, eux-mêmes apparentés aux sires du Puiset et de Montfort (l'Amaury), et aux ducs de Normandie, rois de Grande Bretagne. Le Chuiton se mit donc à réclamer haut et fort le rattachement du mont Sedeu à la Bretagne. L'Autorité Militaire n'y prêta pas attention, jusqu'au matin où en se réveillant, elle vit sur le mur d'enceinte de la caserne, en grandes lettres blanches: MENEZ SEDEU DAR VRETONNED (que les bretons veulent bien excuser Amédée s'il a mal transcrit). On frisait la cour martiale et l'incident diplomatique. Heureusement, l'Autorité préféra sagement régler le problème en interne; la presse ne fut pas informée et n'envenima pas l'affaire, ce qui nous épargna la chute du gouvernement, qui s'était produite lors de la malheureuse affaire du train de 8 heures 47. Mais qui sait ce que ça aurait donné à Saumur, chez les cavaliers !

A part ça, tout allait bien. On a juste failli perdre un Camarade. Un jour, à l'issue d'une visite à un escadron de chars AMX 13, on se compta: il en manquait un, grand par la taille et le nom. On le retrouva dans un char, où une curiosité malsaine l'avait poussé (de haut en bas) à se glisser. Il était au bord de la panique et de l'apoplexie. Un homme de l'art le calma, et lui expliqua dans quel ordre il fallait remuer ses différents abattis pour avoir une chance de s'extirper (de bas en haut) du piège.

« C'est pas un peu serré, tout de même ? », demanda Amédée au tankiste

« Oh non ! D'ailleurs, il y avait un trou, mais depuis qu'on a rajouté le poste de commande des SS 10, ça va beaucoup mieux. Vous comprenez, en tout terrain, il y a intérêt à être bien calé. »

Et c'est vrai que dans la casemate de l'obusier de 105 automoteur, où il y avait de la place, la situation était intenable en tout terrain. Mais tout de même, pensa Amédée, s'il faut mourir pour la France, j'aimerais mieux que ce soit au grand soleil plutôt que dans une boîte à sardines...

Il y avait aussi du sport, à l'Armée. Amédée, qui était antisportif, considérant les rava\$es que produit le sport sur la population, s'était souvent pris de bec avec « le locataire du 4ème », en lui expliquant que c'était idiot de courir un 1000 mètres, vu que la piste était plate et artificielle et qu'on repassait toujours au même endroit, et que c'était idiot de nager à la piscine vu qu'on pouvait aller plus vite à l'autre bout à pied, arguments simples que l'homme primitif ne comprenait pas. A Châlons, Amédée trouva enfin un sport intelligent, à sa mesure.

Il y avait le parcours du combattant, et ses obstacles variés, qu'il suffi-t de savoir franchir pour s'éviter de courir entre eux. Et il y avait la course à pied, en pleine nature. On partait en camions au point de départ, et l'arrivée était jugée à la caserne. Finis les 1000 mètres ! On fit d'abord 6 km, puis 12, puis 18. Diable, où cela allait-il s'arrêter ? Mais c'est là qu'on voit toute l'intelligence des chefs dans l'art de motiver les troupes. Car l'épreuve avait lieu le samedi matin, et l'heure de départ était soigneusement calculée: le premier arrivé se douchait, déjeunait et filait à la gare attraper le train de 12h 16 pour Paris, le 33% ne se douchait pas, le 66% ne bouffait pas, et le dernier arrivé ratait tout simplement le train et devait attendre celui du soir. Là, au moins, on courait avec un but, car au bout du quai de la Gare de l'Est, les Vierges Sages attendaient. Dieu, qu'elles étaient jolies ! Mais ceci est une autre histoire. Donc Amédée, qui était plus endurant que rapide, se rapprochait de la tête au fur et à mesure que la distance augmentait. Si bien que, à l'issue d'une nuit et d'une journée de durs combats (les rouges avaient attaqué) avec 45 km de marche, lorsqu'il suggéra « Si on faisait un petit volley avant d'aller bouffer ? », il ne trouva que 10 volontaires. Les bellâtres de plage avaient enfin capitulé...

Hélas, après 6 mois d'école, il fallut partir pour la rive gauche de l'oued Méditerranée. En se réveillant dans le port d'Oran, Amédée vit par le hublot une inscription sur le jetée: ICI LA FRANCE. Allons bon ! Ca devait être de l'humour (pied) noir. Mais avant d'aller dans les djebels, il fallait encore passer à Arzew par le C.I.P.C.G.: centre d'instruction à la pacification et à la contre-guerrilla.

On apprenait là des choses intéressantes, comme le tir instinctif. Cela consistait à tirer très vite, sans viser, en bougeant constamment, sur des cibles se dévoilant inopinément, sans limitation de munitions autre que la capacité du chargeur, et avec n'importe quoi: du Luger à la Thompson d'A1 Capone (11,43 !), en passant par l'US M1 et la MAT 49. Et le plus drôle, c'est que c'était diablement efficace ! Bien plus que le tir académique enseigné jusque là: « Position du tireur couché - en position - sur les cibles correspondant à vos numéros, répondez: vu ! »...

Mais il y avait aussi des « discussions dirigées », en français « bourrage de crâne ». La discussion dirigée consiste à faire dire par l'élève lui-même, afin de le mouiller, ce que le maître veut lui inculquer. Amédée ne sait pas si ça marche avec le tout venant, mais des jésuites en herbe, déjà préparés aux futures négociations de clauses techniques et commerciales, constituaient un auditoire pour le moins dubitatif. Amédée s'était installé avec le Chuiton à une table au fond de la classe, et ils avaient disposé devant eux, comme dans les conférences internationales, un carton plié sur lequel on lisait « Parti Autonomiste Breton ». Et à chaque sollicitation du maître, ils répondaient dans le sens des intérêts de la Bretagne. L'Autorité sentit la situation lui échapper, et s'affola: il n'était pas du tout prévu de faire un parallèle entre la lutte du peuple algérien pour son indépendance et les légitimes revendications du peuple breton pour son autonomie ! Pour rester maître du terrain, et au mépris des Droits de l'Homme, elle expulsa les perturbateurs. Heureusement, on ne les dégrada pas ! Mais Amédée se vit traiter de « anti et lecteur de L'Express », et il n'a toujours pas compris pourquoi, vu qu'il n'a jamais lu L'Express. Sans doute un journal qui ~ devait être à l'index, comme Le Monde... !

Chacun rejoignit ensuite son unité. Et Amédée ne revit plus jamais le Chuiton, dont il a toujours gardé un souvenir ému.

Peut-on encore ajouter un détail, de plus en plus personnel ? Mais c'est Arthur qui le ~b provoque, en racontant des histoires de bidasse classiques. Amédée les connaît toutes, mais --il n'a jamais rencontré un caporal osant lui demander: « Dans quoi creuse-t-on les feuillées ? ». En revanche, il put enfin répondre à une autre question bien connue: e. « Combien de temps met le fût du canon à se refroidir quand l'obus est sorti du tube ? ». '.

Un certain temps, certes, mais encore ?;

Après l'Algérie, l'Autorité rappela Amédée en France, et l'affecta à la Section Technique de l'Armée, où il fut chargé de réceptionner, pour le compte de l'Etat, des canons antiaériens. C'était un programme en fin de vie, où les prédécesseurs insoucients d'Amédée avaient laissé un joyeux bordel. Avant de fermer la boutique, Amédée remit de l'ordre, remplit la paperasse, et dépouilla les comptes rendus d'essais. Il trouva même dans le coffre un dossier top-secret très intéressant et bien illustré, intitulé: « Île du Levant, Campagne de tir 1956 ». Parmi les valeurs mesurées, il y avait donc la température du e. bloc-culasse. Amédée put constater que la courbe de refroidissement dépendait ': évidemment du point de départ, fonction du nombre de coups tirés, mais qu'il s'agissait ^toujours de la même exponentielle, dont la sous-tangente, la constante de temps, était de 20 à 25 minutes, ce qui est long. Et le plus drôle, c'est que bien plus tard dans sa vie professionnelle, Amédée eut à connaître du refroidissement des freins d'avion: c'était la même constante. Serait-ce une constante universelle ? En tout cas, c'est bien long. On oublie toujours que les freins, les pneus et les amortisseurs, ça chauffe et ça peut exploser, --mais comme disait Vatanen: << C'est le course ». Et ce n'est pas Bill Gates qui le corrigera !

Voilà, mon cher Délégué, quelques souvenirs militaires recueillis auprès d'Amédée, qui vit toujours, mais n'est plus aussi beau. Bien entendu, tu les trouveras trop longs, et politiquement incorrects, mais Amédée dit qu'il a l'habitude et qu'il s'en fout !

N'empêche, quand on y repense, puisque tout ça s'est bien terminé, c'était le bon temps...